

## MODES D'ÊTRE DE L'HALLUCINATION

Laurent Mottron

Les trois points abordés seront :

- quelle sorte d'ordre peut-on retrouver a posteriori dans les descriptions d'hallucinations, dont l'hétérogénéité est problématique
- quelle sorte d'ordre peut-on proposer pour classer le ou les objets hypothétiques qui se cachent derrière ces descriptions;
- en quoi la classification proposée permet-elle de séparer les hallucinations hystériques et les hallucinations schizo-phréniques, sous réserve qu'on accepte temporairement cette distinction.

### I - L'hallucination-signe.

En tant que signe descriptif, l'hallucination est une chose, et/ou une chose survenant chez quelqu'un et/ou une chose, survenant chez quelqu'un, pour un troisième, homme ou texte, qui la nomme. Ce sont les trois dimensions peirciennes du signe. L'aplatissement de ces trois distinctions ou leur regroupement déchaîné a deux sortes de conséquences: donner le même nom à une chose envisagée selon des dimensions aussi différentes que celles, respectivement, du *representamen*, de l'objet, ou de l'interprétant (Peirce, 1978) ; ou au contraire opposer comme des qualités différentes des qualités identiques, qui ne séparent que par leur jonction avec ce qui les matérialise pour constituer un *sinsigne*, ou par la nature de la conventionalisation les constituant en *legisigne* (id). A ces deux conséquences, un effet unique, babélien.

Il n'est pas sûr que ce qu'il y a à décrire dans l'hallucination, la chose qui se moque de nos descriptions, progresse par une analyse de ce type, mais en revanche toute description de l'hallucination en tant que signe rentre a priori dans cette classification peircienne : son fondement numérique lui assure une généralité maximum parmi toutes les classifications du signe (Parret, 1982). La politesse due aux choses recommandant de mettre de l'ordre dans les manières de les aborder avant de les insulter par des noms nosographiques, nous classerons ainsi les modes d'être de l'hallucination-signe selon la *dimension* peircienne de son usage, que nous ramènerons au nombre d'actants (un, deux ou trois) mis en jeu par le théoricien qui en utilise le concept. Ensuite, et ensuite seulement, nous étendrons la même classification à l'hallucination comme chose.

- a) Dimension du *representamen* (un actant). La croyance à une qualité propre de l'hallucination, un *representamen* indépendant de son support ou de son descripteur, n'est pas différente à ce titre de la croyance à l'unicité de sa cause ou de sa localisation, à partir du moment où cette unicité va écrêter des abords plus complexes mettant en jeu une dimension plus élevée. Le syndrome S de Clérambault ou les organicismes qui punctifient la cause (car il y en a d'autres sortes) sont de ce type. L'hallucination a alors les propriétés d'un terme, elle est substantifiée.

- b) Dimension de l'objet (deux actants). On présuppose ou non l'unicité du *representamen*, mais on le définit par rapport à son objet, i.e. on définit l'hallucination par la présence d'un *representamen* donné chez un sujet, lui-même donné par d'autres critères. Cette dimension rend compte des ambiguïtés phénoménales de l'hallucination et de la désontologisation corollaire du signe psychiatrique : la même apparence, couplée à un A, serait un état hypnoïde, et couplée à B, serait une hallucination schizophrénique. L'hallucination a dans cette dimension les propriétés du couplage terme/place, avec *interdéfinition* partielle entre terme et place, puisque le terme ne peut se définir, ou non, que d'être reçu à une place donnée.

- c) Dimension de l'interprétant (trois actants). A la double désubstantiation de l'interdéfinition précédente s'ajoute celle due au descripteur, si on subjective l'interprétant, ou simplement due à la règle donnant la nature du couplage terme/place : H est une hallucination si elle est couplée à A, de telle manière (toujours, un peu), ou pour telle théorie, ou pour tel descripteur. L'ensemble terme/place devient lui-même un terme, qui est interdéfini avec la place qu'il occupe. H est une hallucination si elle survient chez un individu A, pour une théorie T, mais la théorie T se définit aussi de nommer hallucination le couplage H/A.

Ainsi, quand Freud dément que l'hystérie soit une psychose au nom des psychoses oniriques normales ou de la normalité du sujet hors crise (S.E. II, 13), on peut y réagir en disant il vient de définir l'hallucination et la psychose comme phénomènes, ou au contraire il vient de définir l'hystérie comme chose, couplant l'hallucination et d'autres caractères, ou enfin il vient de se poser comme séparateur des choses visibles et des constructions invisibles, donc de statuer sur le mode d'être général du signe psychopathologique au profit de l'invisible. Je préfère dans le doute attacher à tout concept sortant de cette histoire un indice de non-substantialité, irrémédiable, incitant à ne pas prendre toutes ces appellations trop au sérieux. Le groupement de plusieurs qualités pour constituer un signe et le groupement de plusieurs signes pour faire une « structure » sont irrémédiablement attachés à une reconnaissance de terme, et plus généralement au couplage de deux ou trois reconnaissances entre elles.

Sans opposer le bon signe au mauvais signe, chaque terme descriptif ressortant d'une de ces trois dimensions a un mode d'être issu du conflit entre la discrétion effective de l'objet auquel il se rapporte, et de la discrétion issue des termes sur lesquels opère la logique classique. L'ensemble est modifié par une géométrisation des concepts, par interférence entre cette logique et une géométrie venue de la spatialisation de cette logique, comme la *Verneinung*.

L'hallucination n'est pas plus *representamen*, objet, ou interprétant, mais ses utilisateurs se séparent selon cette trichotomie. Une expression comme « satisfaction hallucinatoire » ressort de son premier membre; une hésitation diagnostique névrose/psychose ressort du second; un projet général de désubstantiation comme celui-ci ressort du troisième.

## II - L'hallucination-chose

Considérer l'hallucination comme une chose, ou un *terme*, consiste à décrire ses clivages phénoménaux, et donc à repérer des actants dont la discrétion est donnée ailleurs, même si elle doit se vérifier par leur permanence relative au cours des processus envisagés. L'actant peut se définir comme un représentant d'une classe, corps, mot, ou chose envisagé dans son insécabilité, investissant une place de variabilité (i.e. un champ subjectif) comme, respectivement, le corps propre, la pensée actuelle, les associations. Nous pensons pouvoir ainsi classer les hallucinations selon le nombre d'actants *maximum* et selon le nombre d'actants *minimum* mis en jeu par le sujet qui les supporte. S'opposeront de cette façon des processus chroniques donnés par la limitation vers le haut du nombre d'actants employés, et des processus aigus, définis à partir d'un nombre d'actants donné, par la bifurcation d'un actant (disparition d'une place ou fusion de son contenu dans celui d'une autre). Dans cette classification, l'hallucination psychiatrique sera noyée parmi des homologues, qu'on appelle habituellement d'un autre nom, la découverte de correspondances homologues étant un des bénéfices de cette méthode.

a) Classification selon le nombre d'actants maximum parcourus par le sujet dans ses manifestations les plus complexes.

- Un actant. Cette possibilité définit l'autisme stade I et II d'écholalie fermée (Mottron, 1985). L'écholalie immédiate ou différée produit une forme *en réponse*, en fait en complément, à une situation : une forme *non segmentée* est émise pour compléter ou dupliquer une situation que le sujet ne peut produire lui-même. Si un autiste ferme la porte quand on lui dit « ferme la porte », il va aussi bien dire « ferme la porte » quand il voit quelqu'un d'autre la fermer. Un seul actant est mémorisé et le sujet complète ce qui manque à cet actant dans la présentation qu'il en reçoit. Il associe toujours ce qui manque à ce qui lui est présenté : ce n'est pas une articulation.

- Deux actants. Le sujet émet ou reçoit une forme (1), puis y accole une forme contextuellement ou sémantiquement associée (2) ; cette deuxième forme n'est pas toujours associée à la première, on a donc bien deux actants et non un seul. La forme complète est segmentable en deux parties elles-mêmes non segmentables. Par exemple, en postautisme stade III d'écholalie ouverte :

« tu veux du contrebichette (1)/le contrebichette ça se boit pas (2) ».

ou un enfant qui se met de la peinture sur la main (1) et se dispute en disant « t'as encore fait à cote » (2). Les énoncés et leur réplique s'opposent autour d'une négation, ils ne sont pas interchangeables.

- Trois actants. Nous devons introduire ici une nouvelle notation : on nommera les places de 1 à 3 selon la variabilité des termes qui les investissent. (1) ne varie pas pour plusieurs scènes (corps propre ou corps du persécuteur, représente par son nom ou par son image); (2) varie à chaque scène (pensée actuellement considérée) ; (3) varie à l'intérieur d'une même scène (associations d'une pensée considérée, ou fond d'une forme considérée). Une scène se décrira donc : quelqu'un (1) dit quelque chose (2) de quelque chose (3), ou : une chose (3) est identifiée par une forme (2) et couplée à un corps qui le subjective (1). Y correspondent aussi bien : le discours sous état hypnoïde (1 = corps propre, 2 = hypnotiseur ou figure rectrice, « idéal » en général, 3 = associations), le discours du même patient en état de veille (1 = corps propre, 2 = pensée actuelle, 3 = associations et monde à percevoir); la

narration a posteriori d'une hallucination (1 = corps propre, 2 = commentaire de l'hallucination, 3 = mots et choses à décrire, dont l'hallucination). On retrouve donc par cette non-spécificité la notion qu'aucune nosographie psychanalytique ou psychiatrique, par plus que ce que nous présentons là, ne sait séparer des états visibles à n'importe quelle échelle temporelle : ce n'est pas la morphologie en tant que telle d'un signe qui est distinctive, mais sa permanence sur une échelle de temps plus grande. Nous espérons promouvoir un critère distinctif plus fin avec le nombre d'actants minimum parcouru par un sujet dans une même scène.

b) Classification par le nombre d'actants minimum parcouru par le sujet dans ses manifestations les moins complexes.

Nous proposons la définition générale du symptôme suivante : un symptôme est ou bien une permutation de termes à nombre de places constant, ou la disparition d'une place par disparition de son contenu ou fusion de ce contenu avec celui d'une autre place (Mottron 1983). Nous donnerons en III des exemples de permutation, et nous nous intéressons maintenant aux bifurcations d'actant.

- Un actant, partant de deux: retour à l'écholalie fermée d'un post-autiste au stade d'écholalie ouverte, ou automutilation par échopraxie d'une violence.

- Deux actants, partant de trois : cela donne le contenu de ce qui est raconté par l'halluciné, le schéma de l'hallucination-type. Cette schématisation est fictive, mais nous pensons qu'à l'opposé du rapport au manifeste d'un graphe génératif syntaxique, l'essentiel de ses articulations sont repérables en temps réel, et l'essentiel de ces actants sont désignables chez le sujet,

En T 1, à une des pensées (2) du patient, subjectivée par sa liaison avec (1) s'associe un commentaire ou un écho, articulé avec (2) par une négation ou une articulation simple, axiologique par exemple. En T 2, ce « commentaire » passe en place (2), sans être subjective, la place (1) est vide, et la place (3) contient une association commentant (2), par exemple, l'affect qui l'accompagne, l'« horreur ». Remarquons que (2) est indifféremment occupé par une image, une pensée verbale, ou un hybride des deux. En T 3, ce qui était en (3) passe en (2), et l'horreur se subjective.

- Un actant, partant de trois: impulsion verbale ou motrice de type schizophrénique. A une partie de situation considérée (2), subjectivée et pourvue d'associations, succède un complément de 2, non subjective et sans associations en T 2. Les deux parties de (2) ne sont pas séparables temporellement. Il n'y a plus qu'un seul actant hybride corps-mot-chose.

### **III - Utilisation discriminative de cette classification.**

Nous proposons de distinguer : a) des « hallucinations » par bifurcation d'actant où l'actant 1 = corps propre disparaît; b) d'autres par permutation d'actant où le corps propre est remplacé par un émetteur de voix; c) d'autres enfin où il ne disparaît pas et où la subjectivation, définie comme couplage minimum d'une forme avec une image de corps propre, subsiste.

a) et b). L'hallucination « truie » condense les deux premiers cas :

T1 : 1 = corps propre, 2 = corps du voisin, 3 = association « Je viens de chez le charcutier », monde à percevoir;

T2 : 1 = corps propre, 2 = « Je viens de chez le charcutier », 3 = association « Truie », corps du voisin, monde à percevoir.

T3 : 1 = Ø2 = « Truie », 3 = commentaire de l'hallucination;

T4 : 1 = corps du voisin, 2 = « truie », 3 = commentaire de l'hallucination;

T5 : 1 Corps propre, 2 = commentaire subjective de l'hallucination et de l'attribution persécutive (début du délire *persécutif*), 3 = associations autres, monde à percevoir.

Les deux temps a et b (T3 et T4) ne sont pas distinguables dans l'exemple de Lacan, mais ils le sont dans deux formes cliniques qui, elles, divergent parfois de façon stable, le devenant automatiquement de la pensée pour a), et le délire de persécution hallucinatoire pour b). Entre les deux, un point commun : ce qui vient en place 2 n'est pas relié à un corps propre en place 1.

Notons que parallèlement, la bifurcation de la place 3 décrit les phénomènes traumatiques (forme sans fond ou parole sans association) et la bifurcation de la place 2 décrit les phénomènes oniriques (hybrides mot-choses subjectives, sans pensée actuelle).

c) En revanche, dans un état hypnoïde, c'est le corps de l'hypnotiseur ou le corps auquel l'hystérique va prêter sa voix qui vient en place 2, mais on peut trouver une preuve que le corps propre est toujours en place 1 pendant cette scène, par exemple - la persistance de la narration dans les associations dévidées ou les scénarios exhibés par la crise, par opposition à une cohésion narrative a posteriori comme chez Schreber; en effet, une cohésion narrative ne peut être mimée par une cohésion associative.

- la persistance d'une référence aux corps présents, même négative (clin d'œil ou yeux obstinément fermés) ;

- la persistance d'une situation d'interlocution (comme le maintien de l'interrogatoire médiumnique pour Hélène Smith, Bobon 1952).

L'autre distinction importante que nous devons introduire à des fins discriminatives est que la permanence des termes comme tels peut être ou ne pas être conservée. Cela fournit une autre grande distinction, peut-être d'un degré de généralité supérieur à ce que nous venons de présenter. En effet, chaque place est investie par un représentant d'une classe canonique, (1) par un corps, (2) par des mots, et (3) par des choses. La stabilité de ces termes comme tels se manifeste par l'inexistence d'hybrides à l'intérieur d'une même classe (chimères d'objets, mots-valises, corps mélangés) ou interclasse (corps/mots, corps/choses, mots/choses). La linguistique a thématiquement cette stabilité sous le nom de première articulation; en psychologie, sous le nom de reconnaissance de forme en tout ou rien. Or il apparaît que certains processus présentent de nombreux hybrides, alors que d'autres n'en présentent pas. Chacun connaît les extensions élargies des néologismes délirants, par lesquels le persécuté est nommé : il y a hybridation entre les références d'un même terme; ou encore la chosification des corps schizophréniques ou autistiques, par hybridation de la classe « chose » et de la classe « corps »

Cela nous semble découler de ce que la bifurcation des places entraîne la fusion de leurs termes; la réduction de trois à deux actants peut se faire par fusion de 2 et 3 dans une place hybride, d'où la création de chimères (Mottron, in Wildgen-Mottron 1985).

Au contraire, dans ce qu'on appelle l'hystérie, il y a des hybrides de mot-chose, comme l'exemple des «deux pendants », mais il n'y a pas simultanément hybrides et bifurcation de place. De même, dans la névrose obsessionnelle, il y a hybride mot-chose (*Vaterarsch* vu et entendu), qui laisse intacte la place du corps propre, permettant la

subjectivation de la plainte.

Cette interprétation présuppose, comme nous le croyons, que la stabilité identitaire d'un terme pour un sujet est assurée par son investissement d'une place de variabilité relative ontogénétiquement dérivée d'une empreinte de forme. Cette idée dérive de celle de « diffusion de prégnance » (Thom, 1980).

Retenons en conclusion deux critères généraux, caractérisant des phénomènes hallucinatoires indépendamment de l'acte de leur nomination. La bifurcation d'une place de variabilité ou de nécessité, celle du corps propre, de la forme considérée ou du fond de cette forme ; l'existence d'hybrides de termes entre les classes qui investissent canoniquement ces places. Nous pensons que la conjonction des deux ou leur absence est une distinction objectivable, et qu'il s'agit d'un critère *phénoménal*, radicalement distinct de la forclusion lacanienne, et ne portant pas en elle les mêmes risques.

J. Bobon *La glossolie ludique psychonévrosique*, in *INTRODUCTION HISTORIQUE A L'ÉTUDE DES NÉOLOGISMES ET DES GLOSSOLALIES EN PSYCHOPATHOLOGIE*, Paris, Masson, 1952, Ch.VIII, pp. 60-82.

L. Mottron *La question de la canonicité des formes en psychopathologie psychotique*, communication à « Topologie et psychopathologie », colloque C. Zeeman - R. Thom, II-ES 28/29 mars 1983, repris, in *Contraintes communes pour à l'acquisition, la THÉORISATION ET LA PATHOLOGIE DE LA DEIXIS*, Thèse pour le doctorat d'état ès Lettres, 1983, Paris V

(id.) *Emission et réception des fonctions langagières par l'enfant autiste*, proposé à : **psychiatrie de l'enfant**, 1/1985.

H. Parret *SEMIOTIS AND PRAGMATICS*, Benjamin, Amsterdam-Philadelphie, 1983. C.S.

Peirce *ÉCRITS SUR LE SIGNE*, Paris, Seuil 1978.

R. Thom *L'ESPACE ET LES SIGNES*, Semiotica, 1980, 39, 3/4, pp. 193-209.

W. Wildgen, L. Mottron *SPRACHE ALS DYNAMISCHES SYSTEM*; Bochum, Brockmeyer, 1985 (à paraître).